

NIL NOVI SUB SOLE



CE QUE NOS JEUNES GENS VONT VOIR A PARIS

Où sont donc, en ce moment, les joyeusetés ? J'ai beau depuis quelques jours, fourrer mon nez dans tous les coins, il m'est impossible d'en dénicher une.

Dans la rue, je vois un ciel morose, des trottoirs boueux, des jupons et des pantalons crottés ; je vois les omnibus vieux style, dont le délabrement, qui s'étale au grand jour, inspire de tristes penser de noire misère. Je vois les vieilles nippes de l'an dernier, que les travailleurs avaient mises au rancart à l'approche des frimas, et qu'ils sont forcés de réexhiber, un peu plus poussiéreuses, un peu plus fanées que jadis.

Dans ma liasse de journaux je lis des articles de toutes couleurs au sujet des scandales Lockwood, "Table Rock," "\$100,000" et "\$5,000," ce qui me fait croire que le Willsonisme n'est pas confiné en France et qu'il y aurait, ici, du pain sur la planche pour un Numa Gilly. Je lis de graves éditoriaux à propos du bill des Jésuites ; des rapports télégraphiques de crimes, d'accidents de chemins de fer, d'incendies...

Rien, dans tout cela, n'est d'une folle gaieté et, pour en rire, il faudrait être doué d'une phénoménale sensibilité de rate.

Et puis, d'ailleurs, personne ne rit plus maintenant ; on n'en a pas le temps : tout le monde, notamment les jeunes gens, est occupé à faire de l'argent pour aller dans la France à Monsieur Boulanger, voir l'exposition et la tour Eiffel...

**

Ça par exemple, ça me fait rire comme une petite folle !

Y a-t-il quelqu'un dont la naïveté soit assez phararienne pour croire qu'on va à Paris pour voir l'exposition et la tour Eiffel, ni plus ni moins ?

O bons papas Prudhomme qui allégez vos sacs d'écus pour faciliter à vos fils leur voyage transocéanique, on vous trompe horriblement !

Réfléchissez donc un instant. Pensez-vous que vos fils qui, pour la plupart, sont des gaillards dont la tête est remplie de rêves de bals, de soirées et d'amusettes variées, pensez-vous qu'ils se promèneront pendant un mois ou plus dans les allées et les salles de l'exposition, dans le but de faire des études comparatives sur les produits des Chinois, des Persans, des Australiens et autres ?

Si vous croyez cela, mes chers papas, vous vous blâmez cruellement.

Sachez que l'exposition, y compris la tour Eiffel, n'est qu'un simple prétexte.

Voulez-vous savoir pourquoi vos fils, veulent aller à Paris ?

Eh bien !... ce n'est pas pour admirer le brav'général Boulanger, ce n'est pas pour voir l'Arc de Triomphe, ni l'Obélisque, ni le Louvre, y compris la garde qui veille à sa barrière, non ; c'est pour étudier la Parisienne !

Il n'y a pas d'erreur ! Vous pouvez vous fier à ma perspicacité.

Car la Parisienne, voyez-vous, fait rêver les jeunes gens. Il y a bien de quoi, fichtre !

Après tout, cette étude-là en vaut bien une autre ; elle est pleine d'attraits, ce qui ne gâte rien. Et, tenez, moi qui fais le censeur, je dois avouer que, durant mon séjour à Paris, je m'y suis livré avec entrain et, ce qui est pire, que j'ai écrit, sur cet intéressant sujet, des observations dont j'ai une envie folle de vous faire part, faute d'actualités locales.

**

Sachez que les personnes qui prétendent que les Parisiennes ne se trouvent pas à Paris émettent un paradoxe. Moi, je dis simplement que, dans cette ville, il y a beaucoup de femmes qui ne sont et ne seront jamais Parisiennes, bien qu'elles soient nées à Paris.

La Parisienne est un type ; les voyous de la grande ville que c'est une tynesse.

En général, elle n'est pas belle dans la véritable acception du mot ; mais elle est toujours jolie.

Figurez-vous une mignonne frimousse pâlotte, encadrée de cheveux folets ou frisottants, arrangés en un désordre charmant et retombant en petites boucles sur le front ; deux grands yeux rêveurs ou pétillants de malice et de gaieté, un petit nez au vent et deux petites lèvres de corail qui semblent toujours prêtes à sourire pour laisser voir deux rangées de dents blanches comme l'ivoire poli.

Cela vous représente vaguement la tête d'une Parisienne.

Et le reste ? Le reste, la Parisienne l'habille d'un rien quand elle est *trottin*, fleuriste ou modiste, et elle a l'air d'une princesse aussi bien que quand, devenue grande dame, elle se couvre de soie, de velours et de dentelles. L'art de s'habiller n'a pas de secret pour elle.

Voilà pour le physique.

Elle a le caractère débonnaire, et mettant en action la devise de *Figaro*, elle se hâte de rire de tout, pour ne pas être obligée d'en pleurer. Elle lit beaucoup ; elle sait apprécier la littérature et elle a des auteurs favoris qu'elle inonde de lettres de félicitations. Pour elles, un poète est un être mystique, une espèce de demi-dieu qu'elle honore et qu'elle n'entrevoit qu'à travers un nuage vaporeux. A force de lire des romans elle devient romanesque ; mais elle aime mieux le romancier que les héros qu'il fait agir.

Je me garderai bien de critiquer ce sentiment qui contribue certainement, dans une grande mesure, au développement, à l'essor de la littérature française. On ne peut se figurer quels prodiges peut opérer un écrivain pour l'amour d'un de ces petits minois, et combien une lettre parfumée, couverte de fines pattes de mouches, a le don d'exalter le génie d'un poète.

Dans son ménage, la Parisienne est une maîtresse. Dans le monde ouvrier, elle ne porte pas les culottes, mais elle tient les clefs du secrétaire. Son mari lui apporte fidèlement sa paye, et elle se charge de faire marcher la maison à sa fantaisie. Je ne parle pas, naturellement, des mauvais ménages où le mari dépense régulièrement, chez le mastroquet du coin, le fruit de son labeur. Elle est ordinairement bonne mère, travailleuse et économe.

Dans le monde des aristocrates, madame reçoit sa pension qu'elle dépense comme bon lui semble. Il arrive quelquefois que la note de la couturière dépasse le montant de la pension ; alors, on a recours à monsieur qui fait la grimace, mais que l'on apaise toujours en le nommant "chéri" ou en lui faisant, pour son dîner, les mets pour lesquels il a un faible.

Inutile de m'étendre sur les talents culinaires de la Parisienne : ils sont incontestables et incontestés.

**

Tout ce qui précède n'est qu'une ébauche. Je suis certain que nos jeunes gens, lorsqu'ils reviendront de l'exposition, seront en état de vous donner de plus amples détails sur la Parisienne, à des points de vue beaucoup plus intéressants.

LÉON FAMELART.

LA FOLLE DU MONT-ROYAL

Nous commencerons dans notre prochain numéro, la publication d'un grand roman canadien inédit intitulé : LA FOLLE DU MONT-ROYAL, et écrit spécialement pour LA VIE ILLUSTRÉE.

DICTONS CANADIENS

(Suite)



LE DIABLE EST AUX VACHES

Bataille !

Après du marché, des gaillards de taille
Se flanquaient des coups. C'était un boucher,
Vieux garçon très fort, voulant chicaner
Son voisin d'en face ; on crie on s'arrache
Et chaque passant
S'échauffe en disant :
Le diable est aux vaches !

Fortune :

Un gros parvenu mangerait la lune,
Par monts et par vaux cherchant les honneurs,
D'amis, d'étrangers il est l'dévoreur ;
Les gens dégoûtés le traitent de lâche,
C'est à qui dira,
A qui maudira !
Le diable est aux vaches !

Réclame :

Sur la voie publique on voyait deux femmes
Se prendre les cheveux en tirant dessus.
Voyez, c'est affreux ! dit, n'y tenant plus,
Un passant ; pas d'soins jamais ça s'arrache :
C'est un faux chignon
Venant d'chez Ponton...
Le diable est aux vaches !

Audace :

Certain professeur délaissant sa classe
Cherche le succès d'une autre façon ;
Il travaille en vain : c'est une leçon
Qu'il doit retenir, la chance se cache.
Voyez le dépit
De cet érudit...
Le diable est aux vaches !

Adresse :

Dans le Parlement la foule se presse :
C'est un fameux bill qu'on doit discuter.
Le ministre, enfin, vient de l'emporter ;
L'opposant, vexé, se mord la moustache,
Les siens, furieux,
Se font les gros yeux...
Le diable est aux vaches !

P. L'ARCHER.

Montréal, 1er avril 1889.

Entendu au cercle :

—En somme, qu'est-ce que la médecine ? Un libre échange. Le malade prend l'avis du docteur et le docteur prend la vie du malade !

**

Le comble de la précaution :

Un assassin vient de tuer un boutiquier et sa femme ; il sort du magasin, ferme soigneusement les portes, et les volets, puis colle sur la devanture l'indication classique :

FERMÉ

Pour cause de décès.

**

Deux bohèmes prennent un apéritif dans une brasserie du faubourg Montmartre.

—Tu devrais bien me prêter cent sous dit l'un d'eux.

—Pourquoi faire ?

—Pour les prêter à Gustave.

—Et qu'en veut-il faire ?

—Il veut me les rendre, il me les doit.